

## LE POEMA DE FERNÁN GONÇALEZ ET LA CRÓNICA GENERAL.

## I.

On sait que la production épique de l'Espagne, comparée surtout à celle de la France, a été très pauvre, que longtemps même on a cru que la Péninsule ibérique n'avait produit aucun grand poème épique, qu'elle n'avait donné que de petits poèmes épisodiques, les romances, et que l'évolution s'était arrêtée avant d'arriver au plein épanouissement du genre. Il est vrai que le *Cantar de Mio Cid* était depuis longtemps connu, puisqu'il a été publié en 1779 par Tomás Antonio Sánchez, mais on déclarait que c'était une imitation de l'épopée française et que par conséquent on n'avait pas le droit de baser sur lui l'hypothèse de l'existence d'une épopée espagnole.

Les recherches modernes ont prouvé que ceux qui revendiquaient pour l'Espagne une épopée nationale avaient raison. Milá y Fontanals, Menéndez y Pelayo et Menéndez Pidal ont d'abord soutenu le caractère vraiment national du *Cid*, malgré quelques influences que le cantar aura subies des chansons de geste françaises <sup>1)</sup>; puis en 1917 Menéndez Pidal découvre et publie dans la *Revista de filología española* un fragment d'une épopée *Roncesvalles*; enfin le même savant trouve un filon épique des plus riches dans les Chroniques.

Nous devons nous arrêter quelques instants ici. A M. Menéndez Pidal revient l'honneur d'avoir mis en lumière la valeur inappréciable de la *Crónica General* d'Alphonse le Sage et des chroniques qui, en partie du moins, en dérivent, celle de 1344, celle des *Veinte Reyes*, d'autres encore. En les examinant de près il a trouvé que des passages importants ne sont que la mise en prose de poèmes épiques perdus. Le travail de refonte n'a pas toujours été très profond, de sorte que nous pouvons reconnaître la marche du récit, des bouts de phrases, des vers entiers même. De cette façon M. Menéndez Pidal a enrichi le trésor épique de l'Espagne d'œuvres importantes, dont je ne nomme que *Les Infantes de Lara*.

Les résultats auxquels M. Menéndez Pidal arrive n'ont pas été acceptés par tous les savants; M. Salverda de Grave par exemple, dans une étude sur les *Infantes de Lara* <sup>2)</sup>, fait de fortes réserves; il signale notamment le danger qu'on court à lire avec des idées préconçues les chroniques; on voudra retrouver partout des thèmes, des poèmes épiques. Et, en effet, il faut reconnaître le bien-fondé de cette remarque. Qu'on pense seulement à l'*Histoire poétique des Mérovingiens* de Godefroy Kurth, qui a cru découvrir dans Grégoire de Tours et Frédégaire de nombreuses traces d'une épopée mérovingienne toute constituée. Le grand nombre de mots homotéleutes en espagnol en *-ar*, *-er*, *-ado*, *-ido*, est encore de nature à nous égarer et à nous faire voir des fragments de vers là où nous avons de la bonne prose, à quoi il faut ajouter que la vieille poésie castillane connaissait la versification irrégulière et que par conséquent un nombre de syllabes un peu excessif n'est pas un empêchement pour retrouver des vers ou des hémistiches.

<sup>1)</sup> Il me semble même que le nombre des influences pourrait encore se réduire: ainsi la ressemblance entre les prières françaises et espagnoles ne prouve pas nécessairement que l'auteur du *Cid* ait emprunté ses prières à l'épopée française.

<sup>2)</sup> *Verslagen en Mededeelingen der Kon. Akademie van Wetenschappen*, Afd. Letterkunde, 5e Reeks, IV.

Toutefois il y a une différence essentielle entre l'hypothèse de Godefroy Kurth et celle défendue par M. Menéndez Pidal: le premier a étudié des textes latins du sixième siècle, c'est à dire d'une époque où l'existence d'une épopée en Gaule est très problématique; le second examine des chroniques espagnoles du treizième et du quatorzième siècle, c'est à dire d'une époque où l'existence d'une épopée castillane n'a plus besoin d'être démontrée. Ensuite on a des preuves certaines que les chroniqueurs ont mis en prose des poèmes épiques, puisqu'ils ont fait ce travail de remaniement pour le *Cid* et pour le *Poema de Fernán Gonçalez*. M. Pidal a donc pleinement le droit de dire: Puisque les chroniqueurs se sont servis des très rares poèmes qu'un heureux hasard nous a conservés, il serait étonnant qu'ils n'eussent pas mis à contribution d'autres poèmes actuellement perdus.

Nous sommes donc portés à admettre la justesse du point de vue du savant professeur de Madrid. Seulement avant que nous puissions songer à chercher dans les chroniques des traces de vieilles épopées, il est de toute nécessité que nous connaissions les procédés employés par les prosificateurs, et pour cela il faut étudier minutieusement les mises en prose des poèmes existants. Une fois ce travail fait, nous pourrons voir si les résultats acquis nous permettront de dégager des chroniques de vieilles chansons épiques.

Je n'ai pas la présomption de faire actuellement ce travail préalable; trop de matériaux manquent malheureusement dans nos bibliothèques pour qu'on puisse songer à une telle entreprise. Je voudrais me borner aujourd'hui à la comparaison du *Poema de Fernán Gonçalez* avec la mise en prose telle qu'elle se trouve dans la *Crónica General* d'après le manuscrit de la Bibl. Esc. x-1-4, puis tirer de cette comparaison quelques conclusions pour la critique du texte. Si ces conclusions présentaient un intérêt plus général et pouvaient apporter des matériaux à la solution du problème que nous avons exposé brièvement, nous nous en féliciterions, mais — je le répète — tel n'est pas l'objet de cette petite étude. Notre tâche nous est singulièrement facilitée par la belle édition critique de M. Marden, où l'on trouve en appendice le texte de la chronique qui nous intéresse <sup>1)</sup>, correspondant aux pp. 390—426 de la *Primera Crónica General*, publiée par M. Menéndez Pidal.

## II.

Constatons d'abord que la *Crónica* a une forte tendance à abréger. Elle commence par retrancher les 168 premières strophes, qui forment une espèce d'introduction à l'histoire du héros castillan. De même que plusieurs romans français — pensons au *Tristan* — débutent par une préhistoire, qui a son importance parce qu'elle rattache le héros au lignage d'Arthur ou qu'elle nous le montre comme prédestiné au sort que le poète va nous décrire, de même la première partie de notre poème, en déroulant devant nous l'histoire d'Espagne — le règne des Visigoths, l'invasion des Maures, la conquête rapide de tout le pays, puis la lente „reconquista” —, nous montre vivement que c'est Dieu qui s'intéresse tout particulièrement au sort de l'Espagne:

<sup>1)</sup> *Poema de Fernán Gonçalez*, texto crítico con introducción, notas y glosario, p. C. Carroll Marden. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1904.

ne peut-elle pas se vanter d'avoir le tombeau de saint Jacques, tandis qu'aucun apôtre n'a daigné mourir en France ou en Angleterre? Tout le poème se trouve situé de cette façon sur un plan plus haut: Fernán Gonçalez ne sera pas un héros quelconque, non, il est de la lignée de ceux qui accomplissent la volonté de Dieu en combattant toute leur vie contre les mécréants, telle la famille épique d'Aymeri de Narbonne dans l'épopée française. Mais si le poème est religieux, il est national en même temps: parmi les strophes que les auteurs de la *Crónica* ont retranchées se trouvent celles où on lit la magnifique louange adressée à *l'España la gentil*: Bernardo del Carpio, allié de Marsile, a vaincu Charlemagne et ses pairs.

Por esso vos lo digo que bien lo entendades,  
Mejor es dotras terras en la que vos morades <sup>1)</sup>.

Et durant quatorze strophes suit l'énumération des avantages dont l'Espagne peut se vanter: les prés, les arbres, les vaches, les porcs, le vinaigre, le gibier, le vin, les mines d'or et de fer, les nobles chevaliers, les saints martyrs. Mais, continue l'auteur, *de toda Spanna Castyella es mejor*, et surtout la montagne, *Castyella Vieja*.

En retranchant toute cette première partie, qui semble un hors-d'œuvre, mais qui donne au poème un sens tout particulier, le remanieur a laissé se perdre ces vers importants où le poète met sur le même plan Fernán Gonçalez et le Cid, le héros national par excellence, en déclarant que le premier est du lignage de don Nuño, un des deux fameux juges de Castille, comme le Cid est le descendant de don Layno, l'autre juge. Le chroniqueur, se proposant de raconter les événements qui s'étaient passés entre 901 et 978 ne se préoccupait naturellement pas du petit résumé historique par lequel débute le poème; l'intention du poète, ses aspirations religieuses, nationales ou régionalistes, la valeur artistique de l'œuvre ne l'intéressent pas.

Ce début retranché, il nous reste à comparer exactement 2212 vers, soit 752 strophes à 4 vers dans l'édition de Marden, diminuées de 742 vers de l'introduction et de 112 vers qui manquent dans le corps du poème. Or, sur ces 2212 vers le prosificateur en a rendu environ 1622 plus ou moins fidèlement. Il a laissé tomber les strophes 169, 171, presque tous les vers des strophes 173 à 183, 192, 211, 263 à 269, 272, 274, 280 à 284, 313, 321, 322, 325, 327, 331, 341, 352, 358, 360, 361, 377 à 379, 380, 381, 428, 435, 446, 453, les strophes 454 à 461 sauf quelques éléments, 464, 469, 478, 475, 479, 493, 496, 503, 512, 515, 583, 604, 673, 679, 680, 718, 719, 722, 734, 735; puis il a abrégé la plupart des autres strophes en retranchant un ou plusieurs vers ou hémistiches qui lui semblaient superflus.

Quels sont les détails que le prosificateur a jugés inutiles de rendre ou qu'il a remplacés par d'autres tournures?

La même raison qui a amené le chroniqueur à retrancher l'introduction explique aussi la suppression des strophes 176 à 183, qui nous donnent quelques détails sur la jeunesse de Fernán Gonçalez, élevé chez un pauvre

<sup>1)</sup> Citons le fameux éloge qu'Isidore fait de l'Espagne «le plus beau de tous les pays, la mère sainte et toujours heureuse des princes et des peuples, la perle et l'ornement de l'univers».

charbonnier avant d'être appelé à un plus haut destin, motif qui nous rappelle celui de Percival. Caractéristique est l'omission de la strophe 169, où le poète nous dit simplement qu'après la mort de Roy Gonçalez son frère Fernán hérita de sa terre, tandis que la chronique raconte comment les Castellans se sont réunis et ont élu ensuite Fernán Gonçalez comte de leur pays. Nous reviendrons plus loin sur cette question. Le retranchement des autres strophes, comme celui des vers isolés, trouve en général sa raison d'être dans la différence de style et de conception qui existe entre un poème épique et une œuvre historique. Entrons dans quelques détails.

1) Le Poema aime à s'étendre sur les préparatifs et la description des combats avec une monotonie vraiment épique. Il n'est pas étonnant que les auteurs de la Crónica abrègent ici. Ils suppriment donc la strophe 192, qui nous peint l'assaut de Caraço par le comte de Castille, les strophes 198 et 199, où Almanzor réunit „la gente descreyda”, les détails de la bataille que Fernán Gonçalez livre contre Almanzor; disparaissent également dans la prose l'injustice commise par Navarre et le découragement des Castellans (str. 280 à 284), les cris de guerre (str. 313), les combats (320 à 322, 325), le passage de l'Èbre (str. 358 et 359). Il est remarquable que les chroniqueurs aient abrégé surtout la partie consacrée à la lutte entre la Castille et les Toulousains.

2) Les énumérations épiques disparaissent ou sont remplacées par une énumération très sèche: la description du riche butin qu'on trouve dans le camp d'Almanzor a été abrégée, deux strophes ont été entièrement sacrifiées. Quand Almanzor convoque ses troupes innombrables et que le poète les fait défiler devant nos yeux, composées de peuples de race différente — *non eran d'un logar nin d'un entendimiento* —, plus laids que Satan et ses suppôts — *mas feos que Satan con todo su convento, Quando sal del infyerno suzio e carvoniento* —, traînant leurs machines de guerre et amenant avec eux des chameaux comme bêtes de somme, le prosificateur résume cette magnifique description dans une petite phrase insignifiante. — Et quand un peu plus loin les chrétiens se rangent en ordre de bataille, le Poema contient une belle énumération, qui se poursuit dans plusieurs strophes, des trois corps d'armée, des peuples qui les composent, des héros qui en sont les chefs; ce Gonçalo Diaz, bon conseiller et brave guerrier en même temps; puis les gens de la Biscaye, pays riche en pommes, mais pauvre en pain et en vin; les hommes de la montagne, les Asturiens, surtout ces deux cents nobles chevaliers “de la flor castellana”; ce fut une noire semaine pour les Maures, *Essa fue pora moros una negrua semana*. Eh bien, cette magnifique énumération épique a été remplacée par une sèche nomenclature.

3) Ce qui est particulièrement fréquent, c'est la suppression des répétitions si nombreuses dans l'épopée et qui lui donnent son caractère tout spécial. Ainsi la prière que Don Pelayo adresse au comte castillan de ne pas oublier ses pauvres moines, prière qui se trouve répétée quelques strophes plus loin (str. 241b et 243c et d). Il arrive souvent que le commencement d'une strophe reprend l'idée déjà exprimée dans les vers précédents. C'est le cas pour la str. 319, où en deux vers est résumée la situation malheureuse des Castellans, qui ne peuvent secourir leur seigneur, situation décrite déjà dans la str. 318.

Il en est de même du vers 374a, qui raconte le même fait que 373c: le héros castillan dépouillant le comte de Toulouse de ses armes. Il est évident que le chroniqueur simplifie les trois vers 507a (*Los pueblos castellanos e las gentes cruzadas*), 507c (*El conde don Fernando con todas sus mesnadas*) et 508a (*El conde e sus gentes*), où sur six vers consécutifs deux vers et demi expriment absolument la même idée; et il n'en est pas autrement de l'omission du vers initial des str. 556 et 570.

4) Puis sont tombées des strophes comme 327 et 734—735, où le poète passe d'un sujet à un autre et qui forment donc la conclusion d'une partie et l'introduction d'une autre. Nous verrons que le fait contraire est plus fréquent et que le récit en prose introduit souvent des transitions là où le poème s'en passe facilement.

5) Les réflexions morales, comme celle sur *l'enganno* (str. 211), le sermon que le pieux comte prononce sur l'instabilité des choses (str. 438—441), les considérations du même personnage sur le sort de l'homme qui ne croit pas en Dieu (str. 479) ne se retrouvent pas non plus dans le texte en prose.

6) Le chroniqueur a surtout sacrifié les épithètes, d'abord parce que la prose peut se passer de ces ornements de style, puis parce que, ces épithètes remplissant souvent des hémistiches entiers, leur suppression fait en même temps disparaître des homotéleutes importuns. Il est tombé environ 160 hémistiches pour la raison que nous venons d'indiquer et pour d'autres raisons que nous allons passer en revue. Voici d'abord quelques épithètes que la prose n'a pas rendues: *byen conplida* 190a, *el cond aventurado* 248b, *esse fyyme varon* 345b, *fyjo de Matatyas* 351d, *omne syn crueldat* 369a, *guerrero natural* 370a, *byen obrrado sobejo* 375b, *la fantasma astrosa* 465c, *este leal cabdiello* 485a, *de fazienda granada* 518a, *de todo byen conplida* 628a, *el diablo lenyento* 581d, *gente fuerte e çigera* 653c, *de coraçon loçano* 694a, *muy sannudos* 695b.

7) Le poète aime à réunir deux synonymes, adjectifs ou substantifs; le prosificateur sacrifie en général un des deux mots: *sannudo e yrado* 197b et 725a, *corrydo e rrobado* 717a<sup>1)</sup>, *alegrue e muy pagado* 248a, *much yrado e sobejo* 746d; *vassallos e parientes* 504c, *carrera e cimiento*.

8) Aux épithètes on peut joindre les phrases relatives comme: *que yazia ascondido* 249b, *que eran muy cansados* 279c, *que non vos he nombrados* 353a, *que me aca enbyaron* 409b, *que era dessa rrivera* 448c, *que vos vedes armada* 671c.

9) Puis plusieurs expressions adverbiales, de lieu surtout, pouvaient tomber sans nuire à la clarté de la phrase: *por cuestras e por llanos* 270d, *en medio d'una glera* 359c, *en presion* 598b, *en aquessa sazon* 700a, *luego en este dia* 713c, *a su logar* 723c; *a manos* 251d, *con todos los cristianos* 270c, *con todo su consejo* 375a, *con toda su mesnada* 716a, *con muy ggrand devoçion* 391a, *a todo mi poder* 430c, *muy pryado* 445b, *a primera canpana* 447c, *por verdad* 567c, *en toda tu natura* 616b, *quãto yr se podieron* 682a, *aun a su mal grrado* 721a.

10) Il est bien entendu que des phrases intercalées disparaissent facilement

1) Au vers 741a "Quando ovól Rey Garçia el condado corrido e robado" l'éditeur veut rétablir le nombre requis des syllabes en supprimant *corrido e*, à tort, croyons-nous, parce que *corrido e robado* forme une expression toute faite, qui dans ce cas se retrouve même dans la prose.

dans la mise en prose: *esto byen lo sabemos 432a, la su alma de pena sea quita 389c, toda cosa çertera 608c, esto es lo mejor 621a.*

11) Enfin les comparaisons se retranchent aisément: *comme en vysyon 424c, vermeja como rrosa 465d, oyeron una boz como boz de pavon 592c, como buen mensajero 744b, assy como los peçes enrredados yazemos 432d.*

12) Ce qui explique la chute de nombreux hémistiches, c'est le parallélisme qui existe souvent entre les deux moitiés du vers et qui fait qu'on peut retrancher sans difficulté un des hémistiches, en général le second, sans nuire à la clarté de la phrase; je ne dis pas, bien entendu, sans nuire à la beauté du vers. Voici quelques vers dont le prosificateur a sacrifié un hémistiche:

288a:	Por fer mal a Castyella	e destruyr Castellanos.
334a:	Folgar non les dexava	nin estar seguros.
338a—b:		sy tu quisieres,
	Sy a ty semejare	o tu por byen tovyeres.
349c:	Quedan los buenos fechos,	estos han de vesquir.
406b:	Que eres síu vasallo	e el es tu Sennor.
481d:	Confessar se a Dios,	pecados descubryr.
488c:	Que al conde vuscava	e el conde semejante.
489b:	Aguijo el cavallo	e fue lo rresçebyr.
630c:	Conde, non vos quexedes	e sed byen asegurado.
634c:	Rruego vos lo, sennora,	en merçed vos lo pydo.
688c:	Cansados eran todos	e fartos de contyenda.
713d:	Desçerco la cibdat	e fue se el su vya.

Parfois plusieurs vers se prêtent à cette suppression du second hémistiche, sans que le sens en souffre, et nous rappellent le fameux quatrain de Zadig, déchiré en deux, et dont les quatre premiers hémistiches offrent un sens satisfaisant, contraire, il est vrai, au sens du tout; le chroniqueur s'est aperçu avant nous de cette particularité du Poema et n'a pas manqué de supprimer dans sa rédaction les mots mis entre parenthèse.

404:	Dixol: "¿Duermes o velas, Despyerta, ve tu vya, Ve te pora tu pueblo	(como estas callando?) (ca te crez oy ggrand vando), (que te esta esperando).
576:	Antes que el partyesse, Reyna de Leon, Fablo con el buen conde	(una duenna loçana), (de don Sancho hermana), (e fizol fiuzia vana).
588:	Vio una finiestra Vino poral hermita, Echo les sus espadas	(en medio del fastial), (metios por el portal), (que non pudo fer al).
628:	La infant donna Sancha, Fue luego al castyello,	(de todo byen conplida) (fizo en el sobyda).
713:	El rrey de Cordova Desçerco la cibdat	(luego en este dia), (e fue se el su vya).

13) Les expressions poétiques ou populaires — les deux se couvrent souvent — ne cadrent pas bien avec le style plus terne de la chronique, et

disparaissent donc ou sont remplacées par des tournures plus terre à terre, des détails précis par des circonlocutions bien vagues. C'est le cas pour les vers suivants:

Non quedo en Espanna quien *valiesse un fygo*, 216c.

Maguer que muchos son *non valen tres arvejas*, 222a.

Non le mejorar *valia de una meaja*, 291d, traduit par le chroniqueur: "ninguna cosa de quanto me ell envia dezir".

*Valia d'un dynero*, 660c et 744c, rendu en prose par "ninguna cosa".

Nos puede byen fallar d'aqueste tal *mercado*, 292d.

Fasta otro *mercado*, 309b.

Nos pueden Tolosanos fallar byen d'est *mercado*, 364d.

Antes avran de mi los moros mal *mercado*, 547b.

Con moros e cristianos meto me en grrand *vollicio* (remplacé par "enemistad"), 392d.

Dezir les as a todos que *semejan mujeres*, 240b.

Quisyeran sy podieran en Cordova estar, 720d.

Puis: *poco de mijero*, 660d, est rendu dans la chronique par "poca de ora"; *non dedes por end nada*, 671a, par "non temades".

Citons encore les vers suivants, où la prose est bien terne en face du poème:

Salia mucho caballo vazio con su syella, 540b (pas gardé).

A de ty sobre todo d'esto fyera rrencura, 289a, vers qui devient en prose: "E aun diz". Mas que sy ganase a Acre e Damiata, 640d, est rendu par "mucho". Cosa que fue mas desmesura, 289b, donne „grand tuerto"; et: tal danno que fue desapostura, 289d, a été complètement modifié. Ca les quitava este a todos pyes e manos, 618b, en prose: „ca este lesf azie mucho mal e mucho crebanto".

Il n'est pas besoin de dire que la chronique a laissé tomber les deux vers suivants avec leurs détails précis:

Buen lugar pora caça de liebres e conejo,

Cojen y mucha grrana con que tinnen bermejo, 746bc.

Après tout ce qui vient d'être dit nous comprenons aussi la suppression de la belle strophe 341:

Los vyentos que son fuertes veemos los cansar,

La mar que es yrada veemos la amansar,

El diablo non cansa nin puede folgar,

Quiere la nuestra vyda a la suya semejar.

14) Le poète et son héros connaissent l'histoire ancienne et biblique, mais surtout l'épopée française; la chronique simplifie: elle supprime la mention de Salomon et d'Alexandre dans la str. 345, celle de David et Goliath 351, tout en gardant là Alexandre et Judas Macchabée, enfin des treize héros français énumérés dans la strophe suivante, le nom de Charlemagne seul se retrouve dans la prose.

15) Ajoutons à toutes ces suppressions les nombreux cas où le chroniqueur, tout en gardant fidèlement la pensée de son modèle abrégé et résume. Quelques exemples suffiront pour donner une idée de ce procédé:

Toute la strophe 235 est rendue par une petite phrase: *fizo lo que aquel*

monge don Pelayo rogava. De même 310*bcd* et 311, 316 (cayo luego el Rey muerto a tierra daquella lançada), 317, 343, 557 (toute une proposition substantive: „que espaldas tornavan, que con miedo de muerte el canpo les dexavan” est résumée par un seul mot „esto”), 643 („Mas que sy fuessen canes non ovo piedat” correspond à „sin mesura”). Nous avons ainsi relevé une cinquantaine de cas qui rentrent dans cette catégorie; parmi ces cas il s'en trouve quelques-uns où la refonte a été si profonde qu'il est difficile de reconnaître l'original, par exemple la phrase suivante de la Crónica: „E despues yremos lidiar con el conde de Tolosa e vencer lemos si Dios quisiere” ne rappelle que très vaguement le contenu de la str. 343.

### III.

En face de toutes ces suppressions et réductions, qui raccourcissent considérablement la partie conservée du texte, on peut relever quelques extensions, rares, il est vrai. Les plus importantes sont celles par lesquelles le chroniqueur ajoute une transition, donne une explication qui manque dans le poème, le style épique aimant les transitions brusques et abruptes. Ainsi dans la partie de la chronique qui correspond à 228*d*, nous lisons: Fuxo a una hermita (que avie en essa montanna e entro e) metio se tras el altar”, où les mots mis entre parenthèse ont été ajoutés par la rédaction en prose. De même 637*c*: „El conde non podie andar (por los fierros que eran muy pesados); 563*d* (e es de saber que la hermita era aquella a que agora dezimos el Monesterio de Sant Pedro de Arlança); 241*a* vete (a buena ventura).

Puis il faut tenir compte de la nature de la Chronique, qui ne veut pas donner un poème en prose, mais une histoire d'Espagne. Si elle se sert du Poema, c'est comme source historique: elle le coupe en morceaux et répartit la matière sur plusieurs chapitres, séparés les uns des autres par des passages qui n'ont rien à voir avec notre poème. Ce procédé comporte donc quelquefois l'adjonction d'une petite phrase pour former une fin de chapitre et d'une formule invariablement la même au début d'un nouveau chapitre pour nous renseigner sur la date des événements qui vont suivre. Mais ces phrases se reconnaissent facilement et on les retranche immédiatement du corps du récit; on n'a qu'à comparer les passages de la prose qui correspondent aux str. 194, 248, 280, 563 et 699 pour s'en convaincre.

Ce qui est caractéristique pour le chroniqueur c'est que, après les str. 308 et 737, où Fernán Gonçalez exhorte ses hommes à attaquer l'ennemi, il ajoute que les Castillans approuvent la proposition faite par le comte. Dans cette adjonction perce l'esprit féodal du chroniqueur qui n'admet pas l'obéissance aveugle que le Poema semble parfois préconiser. Ce trait est tout à fait en accord avec le passage que nous avons relevé plus haut, dans lequel, d'après la chronique, les Castillans choisirent Fernán Gonçalez comme seigneur, tandis que le poème le représente comme succédant à son frère aîné par droit de naissance.

Notons deux adjonctions de nature savante: dans l'une le chroniqueur nous informe qu'une légion compte 6666 soldats; dans l'autre il donne deux explications du nom d'Almanzor.

Enfin, dans son remaniement le rédacteur a introduit dans presque toutes



les phrases de son modèle de petits mots, pronoms, conjonctions, adverbes, articles, par quoi la phrase ramassée de la poésie devient plus en accord avec la syntaxe de la langue parlée. C'est d'ailleurs le sort que le poème a subi lui-même; en feuilletant l'édition de Marden, on remarquera le grand nombre de particules que l'éditeur a mises entre parenthèse, comme *bien, mucho, todo, el*, etc. Ainsi le seul changement que la prose apporte au vers 250a est d'ajouter *buena* devant *mannana*; *Fablo Gonçalo Diaz*, 210a, devient: „E estonces fablo Gonçalo”; *Pora aver la lid non tenemos sazón*, 201d, dans la chronique: „non me semeja que tiempo tenemos nin sazón pora lidiar con los moros”. Le procédé est clair et n'a pas besoin de plus d'illustration.

Après tout, ces adjonctions sont peu importantes et ne modifient guère le caractère du récit.

#### IV.

Il faut nous demander maintenant si dans les parties conservées le prosificateur garde le mouvement de la phrase, les termes et la construction dont le poète s'est servi, ou jusqu'à quel point il modifie l'aspect du poème.

Ici, nous devons porter notre attention en tout premier lieu sur les mots qui se trouvent à la rime. Le remanieur a-t-il gardé ces mots essentiels ou les a-t-il changés et quel est le procédé qu'il applique?

Remarquons que dans quatre cas seulement on retrouve les quatre rimes dans la prose; ce sont les strophes 546, 561, 627 et 603 (si au dernier vers on lit *vevir* au lieu de *venir*). Le nombre de cas où trois rimes ont été conservées est sensiblement plus élevé: 212 (au second vers <heredaron> *preciaron*), 223 (au premier vers <sabidor> *ciertos*), 254 (*c* est modifié), 462 (le second hémistiche de *a* n'est pas traduit), 477 (*d* pas traduit), 526 (le dernier mot de *d* a été supprimé), 542 (dans *d* la construction a été changée), 543, 545, 554, 563, 565, 571, 597, 610, 617, 620, 625, 626, 629, 632, 642, 645; en tout 23 cas. Voici enfin les strophes dont le chroniqueur a conservé deux rimes: 170, 191, 202, 204, 209, 210, 213, 214, 218, 220, 224, 229, 231 (si du moins on compte *perdida*, qui se trouve dans le poème comme *perduda*), 239 (si l'on compte *pueblo espantado*, modifié en *gente espantada*), 240, 287 (si l'on compte *corrella*, écrit dans la prose *correr la*), 290, 292, 303, 304, 312, 319, 323, 333, 334, 339, 347, 348, 350, 351, 367, 394, 399, 401, 405, 412, 413, 419, 424—426, 434, 443, 444, 474, 517, 519, 533, 544, 548, 555, 562, 569, 572—574, 581, 584, 585, 587, 590, 592, 595, 596, 601, 602, 611—615, 618, 619, 624, 630, 631, 633, 636, 637, 643, 644, 646, 649, 656—659, 666, 675, 720, 733, 738, 741, 742, 743, 752. En tout 97 strophes.

Si nous considérons ces chiffres, nous remarquons que les cas où le prosificateur a gardé les quatre rimes d'une strophe se trouvent tous dans la seconde partie du poème; et il en est de même de vingt cas sur vingt-trois où trois rimes ont été conservées, et de la grande majorité des cas où l'on retrouve dans la prose deux rimes de la strophe. Ce n'est pas un hasard: la seconde moitié, en effet, est la partie la plus importante, qui décrit d'abord la fameuse bataille contre les Maures, bataille qui dura trois jours et qui ne fut gagnée par les chrétiens que grâce à l'intervention de saint Jacques et de saint Georges à la tête d'une armée céleste; suivent ensuite les *Cortes* à la cour

de Léon et l'événement important du poème: le roi de Léon, Sancho Ordoñez, achète au comte un outour mué et un cheval pour mille marcs, payables tel jour, à condition que pour chaque jour de retard la somme serait doublée. On devine la suite: le roi incapable de payer sera contraint de céder le comté de Castille à Fernán Conçalez, et ce fait constitue le droit à l'indépendance de la Castille et le commencement de sa grandeur. On comprend que le chroniqueur ait tenu à garder ce récit intact. Puis c'est la trahison de la reine de Léon et l'emprisonnement du héros castillan, sa délivrance par Doña Sancha, sœur du roi de Navarre don Garcie, son mariage avec sa libératrice et le retour joyeux en Castille, la vengeance et le roi de Navarre fait prisonnier à son tour:

Quiso Dios al buen conde esta graçia fazer,  
Que moros nin cristianos non le podian vençer.

Faisons un petit calcul: nous venons de voir que 124 strophes ont gardé 2, 3 ou 4 rimes dans la prose; ajoutons 167 strophes dont une rime seule se retrouve, et nous arrivons à 446 vers dont le remanieur a conservé la rime, contre 1766 où il l'a sacrifiée; les 4/5 donc des vers de notre poème ont perdu dans la rédaction en prose les mots qui se trouvaient à la fin. Ceci est dû, certes, en partie à la tendance à l'abréviation dont nous avons parlé; mais cette raison seule ne suffit pas pour l'expliquer: le prosificateur a manifestement voulu faire disparaître les traces de la versification.

En plus de 250 cas, il a remplacé le mot qui se trouvait à la rime par son synonyme; 228 *aguijar* > ir de bestia; *apear* > descender del cavallo; *descabezado*, (204d) *finado* (390c), *matado* (517c), *abatudo* sont tous remplacés par *muerto*. On voit que le chroniqueur ne fait pas de grands efforts pour varier son style. Sous ce rapport, il est intéressant d'opposer la richesse du vocabulaire du poème à la pauvreté de son remaniement; voyons la variété des termes pour indiquer les Maures: *la gent descreyda*, 190, 187, 237; *la gent descreuda*, 231; *los pueblos descreidos*, 509, 186; *pueblo descreyente*, 514; *los descreyentes*, 250; *los pueblos renegados*, 204; *los paganos*, 251, 270, 288, 513, 618; *la gente pagana*, 447; *los pueblos paganos*, 532; *la gente maldita*, 389; *los africanos*, 539; *los poderes de Africa*, 556; *gente brava*, 449. Eh bien, dans tous ces cas le chroniqueur a supprimé le mot, ou bien il l'a remplacé invariablement par le même terme: *los moros*. On est étonné de le voir garder intact *la gente pagana* du vers 231b.

Mais continuons notre revue: le verbe *arrancar* remplace à plusieurs reprises *vencer*, son synonyme; *cueita*, *pesar*, *dolor*, *quexado* se substituent facilement l'un à l'autre; *lanzada* est remplacé par *golpe*, 357, et *golpe mortal* à son tour par *lançada*; *Criador* > Señor, 406 (le mot se retrouve au vers suivant); *conpanna* > caballeros, 417; *antecessores* > padres, (cf. *antecessores* > aquellos donde nos venimos, 212, au corps du vers), 420; *son finados* > murieron, 549; *llamar* est remplacé par le verbe *decir* aux str. 411, 550 et même 365, où il n'est pas du tout à sa place au milieu du vacarme de la bataille; *comigo vendiciones e missa prenderedes* > me tomades por mugier e que casedes comigo, 631; *çagamos jura* > juremos, 655; *carrera* > camino, 662; *manera* > guisa, 653; *La lienda* > la Estoria, 668; *pavor* > miedo, 667; *vallejo* > vall, 746; *hermano* >

Rey Don Garcia, 694; *el sennor de Castyella* > el conde, 696; *los caballeros los Castellanos*, 683; *dessa casa sagrada* > aquel lugar, 227; *a quien temen los vientos e la mar* > todas las cosas del mundo, 229. Quelques pronoms: *nada* > ninguna cosa, 227; *esta cosa* > esto, 635; *al* > otra cosa, 654.

Si un verbe se trouve à la rime — et le cas est extrêmement fréquent —, le remanieur n'a pas eu besoin de chercher un synonyme, puisqu'il avait un moyen bien plus simple à sa disposition pour faire disparaître la rime importune: le verbe ayant une grande variété de formes il n'est pas difficile de substituer une forme à l'autre. Ainsi on trouve:

Le plusqueparfait synthétique remplace le plusqueparfait analytique: *ovo ganado* > ganara, et avec changement de verbe: *avia hablado* > dixiera, 207; *era venido*, *partydo* > entrara, apartara, 233; le passé indéfini se substitue au passé défini: *dixestes* > avedes dicho, 346.

Ces cas sont relativement rares; la suppression et, parfois, l'introduction d'un auxiliaire est plus fréquente: Auxiliaires de temps: *començo a venir* > veno, 388 (cf. *coepit* en latin postclassique, Löfstedt, *Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, p. 209); *dio se a querellar* > querellava, 624; *ovo llegar* > llego, 650; *ovyeron matar* > mataron, 650; *ovo a passar* > passaron, 733; *ovyeron a dexar* > dexaron, 637; *ovyeron d'apartar* > apartaron; *ovo de travar* > travo, 648 (cette construction de *aver* suivi d'un infinitif avec ou sans préposition est très fréquente); *fueron se y meter* > metieron se, 638; *tardava* > iva tardando, 732.

Auxiliaires de mode: *desanparedes* > querades desamparar, 624; *perdedes* > querades perder, 632; *que yo saque* > por que yo pueda sacar, 184; *podremos cobrar* > cobraremos, 347; *plega vos apartar* > apartemos, 646; *entender devedes* > entendedes, 442; *deves perdonar* > perdone, 229; *podiesse veer* > viesse, 638.

Le passif remplacé par l'actif: *por ty sera vertyda* > verteras, 237; *sea otorgado* > otorgaron, 445; *sera besada* > besar vos an, 671; *fuesse pagado* > pagasse, 572; *sera echada* > echaran, 619; *ser casada* > casar, 620; *non fue vençydo en toda la su vyda* > vencio siempre; *fue sacado* > sacaron, 681; citons aussi: *fue tornado* > se les torno, 248; *fue arrancado* > venci, 429.

Souvent le chroniqueur met un autre temps du verbe, sans que le sens de la phrase en souffre; ainsi l'imparfait peut remplacer le parfait, et inversement; le parfait se met pour le plusqueparfait, le futur pour le présent, le subjonctif pour le futur, etc.: *dezia* > dixo, 426; *andodieron* > andava, 314; *damos* > daremos, 305; *ovo oydo* > oyo, 647; *faremos* > fagamos, 656; *fagades* > faredes, 560; *llamava* > llamara, 551; *falesciste* > fallasesces, 545; *fuere jinado* > finare, 562; *fuera llegado* > llegasse, 532; *se esforçavan* > eran esforzados, 525; *podieron* > podrien, 589.

Un simple changement de personne amène souvent le résultat désiré; il importe peu, en effet, qu'on prenne comme sujet de l'action le Comte ou les Castillans. Ainsi: *mataron* > mato, 558; *alcançaron* > alcanço, 558; *seamos* > sed, 480.

Enfin il est naturel que le chroniqueur remplace les phrases coordonnées, que le poète épique affectionne, par d'autres tournures, notamment par la construction gérondiva. Ainsi *velaron* se change en „*velando*”, 508; *sabia* >

sabiendo, 230; et l'inverse, *quexando* querello, 736. Puis une phrase infinitive remplace à plusieurs reprises une subordonnée avec forme personnelle du verbe, et inversement: *por algo que pechemos* por pechar les algo, 210; *por non caer* que non cayessedes, 430; *mas queremos moryr* mas vale que mueramos, 692; *en vez que saquemos* en vez de sacar, 210; *d'escusar* que escusamos, 209.

## V.

Voilà les libertés que le prosificateur a prises avec les mots qui se trouvaient à la fin du vers. Quant au corps du vers, nous remarquons que souvent, il est vrai, il a changé complètement son modèle, en abrégant, en résumant, en fondant ensemble les phrases et les strophes, de sorte qu'il est difficile parfois de le suivre de près dans son œuvre de remaniement; mais en général, surtout dans les parties importantes du récit, il garde les termes, la construction, le mouvement de la phrase, se contentant de changer la fin du vers, de déplacer quelques mots, d'introduire certaines particules, pronoms, prépositions, adverbes, pour moderniser la syntaxe, d'ajouter des terminaisons *-e, -es, -o*, là où le poème s'en passe, afin de rendre le texte plus compréhensible à ses lecteurs; travail de remaniement qui, nous l'avons vu, a atteint le Poema lui-même. Dans plusieurs passages, il a séparé rigoureusement les strophes les unes des autres en consacrant à chacune d'elles une ou deux phrases, au rythme régulier, tout différent de celui des phrases qu'il introduit.

Citons quelques-unes de ces phrases où la prose suit presque mot à mot le poème:

De todos los dEspanna faredes de mi el mejor Sera grrand la mi onrra e la vuestra mayor.	E sera grand la mi onrra e la vuestra mayor, e faredes de mi el mejor omne de Espanna.
(str. 223).	
Todavyas guardaron de malfecho fazer	E toda via punnaron en guardar se de fazer mal fecho.
(str. 213).	
Cobraras de la tierra una buena partyda	Cobraras una gran partida de la tierra.
(str. 237).	

Il y a même deux vers qui ont passé tels quels dans la prose:

El viçioso e el lazdrado amos an de moryr, 349a.

Passaron Montes dOca, una fyera montanna, 664c.

tandis que pour plusieurs autres un changement insignifiant, par exemple *vos* changé en *tu*, rétablit le vers; ainsi *Pedimos te por merced que non nos fagas traydores* str. 424, se lit dans le texte en prose „vos pedimos merced que non nos fagades traidores”. Dans la phrase „Dexemos (agora aqui) los parientes e tornemos en lo nuestro” on n'a qu'à supprimer les deux adverbes mis entre parenthèse et intervertir l'ordre des derniers mots pour avoir le vers intact.

## VI.

On comprendra après tout ce qui précède, que la rédaction en prose ne donne qu'une idée imparfaite du poème, tant pour le contenu que pour la forme: une partie entière a été retranchée, partie qui semble faire hors d'œuvre, il est vrai, mais dont nous avons mis en lumière l'importance

pour la compréhension de l'ensemble; beaucoup de passages ont été abrégés considérablement, de nombreux vers et hémistiches ont été supprimés. Il faut ajouter quelques passages où le prosificateur n'a pas compris son modèle ou en a, en tout cas, altéré le sens. Str. 253, nous lisons que le comte „*estava muy quexado*”, „affligé”; la chronique en fait *quedo*, „tranquille”; le comte de Lombardie, 607, devient un comte de Normandie (peut-être est-ce la leçon primitive<sup>1)</sup>); str. 635, je soupçonne le rédacteur d'avoir confondu *mientra*, „pendant que”, et *mintre*, „je mentirai”; *ençinar* est rendu par „mont”, str. 637; et dans la même strophe *un poco* par „grand pieça”; l'aube qui apparaît dans la str. 638 devient „*dia claro*” dans la prose; la blessure du roi Garcie, fait prisonnier et mis dans les fers, est plus légère dans la chronique que dans son modèle, str. 696; enfin, le rédacteur voulant expliquer la str. 674, qui en effet est un peu obscure, rend la situation absurde en donnant aux deux fugitifs un compagnon.

Quant à la forme, nous avons relevé que les fins des vers ont souffert en premier lieu, des épithètes ont été supprimées, de nombreux mots et expressions ont été remplacés par leurs synonymes; des changements de construction, l'inversion des mots, quelques adjonctions, enfin, aident à faire disparaître les traces de la versification.

Et pourtant, malgré toutes ces modifications, nous avons rencontré dans la chronique de nombreux bouts de phrase, quelques vers entiers même; nous avons constaté que, dans les parties importantes du moins, le prosificateur garde le tour de la phrase et rend les strophes l'une après l'autre par une ou deux phrases, sans presque rien ajouter de son cru. Or, notre poème contient plusieurs lacunes, les unes d'un vers seulement, d'autres comprenant plusieurs strophes, il manque enfin toute la fin du poème. On comprend donc l'utilité de la *Crónica*, elle peut nous fournir une idée assez exacte de la fin du poème et des grandes lacunes, et même, si nous avons de la chance, des vers isolés qui manquent. Peut-être même réussira-t-on à rétablir avec plus ou moins de probabilité la forme exacte de quelques vers ou de quelques hémistiches.

Il est tout naturel qu'en faisant ce travail de reconstruction on ait cherché d'abord des traces de rime dans la prosification. Car, n'est-il pas vrai que le chroniqueur a gardé quelquefois une, deux, trois, jusqu'à quatre rimes de la strophe? Si donc nous rencontrons un certain nombre de mots à terminaison identique dans un passage correspondant à peu près à une strophe de quatre vers, nous sommes tentés d'y voir des fins de vers et à reconstruire la strophe avec ces mots à la rime.

Mais ici un écueil se présente contre lequel il faut se mettre en garde. Les chroniqueurs, en effet, en faisant disparaître la plupart des rimes, ont souvent introduit d'autres mots homotéleutes qui ont tout l'air d'être des fins de vers! Quelquefois ces mots présentent la même terminaison que la rime de la strophe remaniée; par exemple: *ovieron*, *vieron*, *quisieron* (str. 612), où la prose garde encore deux rimes du poème *abrieron*: *recibieron*. De même

<sup>1)</sup> On la trouve en effet dans quelques manuscrits; cf. La *Primera Crónica General*, p. p. R. Menéndez Pidal, p. 412.

*prender, vencer, maltraer* (str. 554), à côté de *ser: poder: prender*, qui se retrouvent dans le Poema; *andando, querellando, lidiando, Fernando* (str. 559), des quatre rimes de la strophe *bando* seul s'est conservé; *dexemos* (2 fois), *vençremos, sacaremos*, à côté de *tornemos: aguisemos*, que le chroniqueur a trouvés dans son modèle. Si dans ces cas la chronique peut nous induire en erreur sur les mots qui doivent terminer le vers, elle nous renseigne du moins sur la terminaison qui constitue la rime. Ce cas est assez rare; en général, le chroniqueur semble s'être plu à répandre dans sa prose des mots homotéleutes qui ne présentent pas du tout la même terminaison que la rime de la strophe qu'il met en prose. En lisant dans le passage de la chronique correspondant à la str. 507 les mots *sacaron, albergaron, fallaron*, on se croirait en droit d'admettre au moins *-aron* à la rime, et personne ne s'aviserait, je crois, à reconnaître dans le seul substantif *posadas* la rime cachée de l'original. Voici deux colonnes de mots; la première contient les mots homotéleutes, la seconde les traces de la rime que la prose a gardées:

str. 193:	pudieron, ovieron.	defender.
„ 208:	responder, retraer.	oir.
„ 209:	foir, morir.	lidiar: escusar.
„ 210:	ganar, pechar, sacar, doblar.	fazer emos: doblar emos.
„ 229:	entrada, nada.	logar: matar.
„ 230:	fiziera, viniera, diera.	romeria.
„ 262:	vencieron, fizieron; sennor,	vencer.
	Almançor.	
„ 301:	duçemos, mostremos.	cobardia.
„ 305:	daremos, cometemos.	fyramos.
„ 354:	contar, cobrar.	despendemos.
„ 506:	pudieron, murieron.	vencer.
„ 507:	sacaron, albergaron, fallaron.	posadas.
„ 598:	ovieron, yogieron.	fallaron.
„ 510:	oyeron, salieron.	mannana.
„ 676:	començaron, llegaron (2 fois),	conoscieron.
	besaron.	
„ 681:	tomaron, demandaron,	Bil Forado.
	sacaron.	
557:	matando, colpando.	aucune rime conservée.
„ 638:	metieron, vieron, estudieron.	„ „ „
„ 655:	accordamos, fagamos.	„ „ „

## VII.

Comme nous sommes maintenant au courant du procédé des auteurs de la Crónica, nous pouvons passer en revue quelques-unes des lacunes que présente le Poema et nous demander si l'éditeur dans ses essais de reconstruction a toujours suffisamment tenu compte des résultats auxquels nous sommes arrivés. Nous parlerons seulement des passages qui nous fournissent l'occasion de faire quelque observation.

str. 214d: L'éditeur dit que la Chronique ne rend pas ce vers; il se trompe, je crois, puisqu'on y lit *e catando esto ganaron el buen prez que an*, phrase qui

pourrait être la mise en prose d'un vers comme: *Catando esta je de prez son ganadores.*

Str. 222bc: Ici deux vers manquent, dont le premier avec 222a est rendu par *E non nos devemos espantar por que ellos son muchos*; M. Marden croit à tort que cette phrase correspond seulement à 222b. Nous lisons en effet au vers 222a *Maguer que muchos son non valen tres arvejas*; le second hémistiche est tombé, conformément à ce que nous avons remarqué à propos de 216c, 291d, 660c, 744c (cf. p. 10). Reste donc pour 222b les mots *e non nos devemos espantar*, qui avec suppression de l'auxiliaire pourraient former l'hémistiche „*E non nos espantemos*”; la dernière moitié du vers aura été supprimée dans la prose; je propose: *por las gentes sobejas*; cf. *pueblo sobejo*, 431d.

Str. 255—259: Nous arrivons maintenant à une lacune de plusieurs strophes, mais qui se trouve heureusement dans une partie ou le remaniement suit de près son modèle. Dans les cent vers qui précèdent, la chronique a gardé 19 rimes; de la strophe qui précède immédiatement la lacune, elle a même conservé 3 rimes; il est vrai que des cent vers qui suivent, trois rimes seules se retrouvent dans la prose. On peut donc s'attendre à ce que l'auteur de la chronique ait rendu fidèlement du moins les premières strophes de la partie perdue, tandis que le reste aura souffert davantage. Et, en effet, M. Marden a rétabli plusieurs strophes presque complètement. Voyons si nous pouvons accepter cette reconstruction. Voici le passage de la Crónica:

I. 1) Estonces fueron todos muy *espantados* e dixieron: „Por nuestros *pecados* fue esto que assi contescio agora, e bien semeia que Dios nos a *desamparados*. II. E fizieramos mejor seso si nos ovieramos *tornados*, 2) ca por oio lo vemos que Dios quiere *ayudar* al os moros. Pues; como podremos nos *yr* contra ellos?” Dixo les entonces el Conde: „Amigos, non lo fagades assi nin querades *ganar* en poco mal prez por siempre III, nin desmayedes sin *feridas* nin demostrades en vos tal covardia como esta, 3) ca *departir* vos quiero yo lo que muestra este signo e lo que quiere ser. Sabet que pues que vos fazedes *somir* la tierra ante vos que es tan dura e tan fuerte ¿quales cosas otras vos podran *sofrir*? IV, 4) E vos todos sodes omnes de alta guisa e veo agora vuestros coraçones enflaquecer contra yentes que non son si non como sombra. V. E vos non deveades por esto aver ningun miedo, ca yo este dia cobdiciava ver e ser en tal affruenta con Almançor en el campo, e agora vere de como los castellanos sabedes guardar sennor”. VI. 5) Pues que el Conde ovo *acavada* su razon e *esforçadas* sus compannas como omne sesudo, mando luego desbolver el su pendon e fue ferir en los *moros* muy *esforçada* mientre e yva llamando: „¡Castiella!” VII. Los castellanos otrosi fueron ferir aquella ora muy de rezio en los moros. VIII. E fue y muy bueno Gustio Gonçalez con dos sus fijos que tenie y consigo mancebiellos, e fazien muy grand danno en los moros.

M. Marden a reconstruit la première strophe tout entière en admettant que les mots *espantados*, *pecados*, *desamparados* et *tornados* qui se trouvent dans le texte en prose, formaient la fin des vers. Ici nous pouvons nous baser sur nos constatations pour affirmer qu'il est très improbable que la Chronique ait gardé les quatre rimes de la strophe, puisque ce cas ne se pré-

sente que quatre fois dans tout le poème et seulement dans la seconde partie. Puis en acceptant l'hypothèse de M. M., il faudrait admettre que le prosificateur a si bien remanié son modèle que deux fois de suite il a fondu ensemble le vers final d'une strophe avec le vers initial de la strophe suivante, ce qui dans un passage où il suit le poème de si près est très peu probable. Enfin, M. M. saute les mots *Amigos non lo fagades assi nin querades ganar en poco mal por siempre*, ou plutôt il suppose qu'ils sont la périphrase d'un seul hémistiche; seulement, en admettant cette adjonction il ne trouve plus de matière dans le texte en prose pour remplir la strophe 257, et il en est réduit à admettre que la chronique a supprimé un vers! J'admets donc plutôt une autre division des phrases, comme je l'ai indiqué dans le passage cité par des chiffres romains, tandis que les chiffres arabes donnent la division de M. M. Le prosificateur aura supprimé 255*d*, et ainsi il aura été débarrassé d'une rime qui le gênait; les mots qui terminaient les quatre vers suivants auront été *tornar*, *andar*, *ayudar* et *ganar*; la troisième strophe se sera terminée en *ferir*, *departir*, *somir* et *sofrir*.

Suivent maintenant deux phrases, qui, d'après l'éditeur, constituent la mise en prose d'une seule strophe. Il prend le milieu de la première phrase, les deux tiers de la seconde et néglige le reste. Or, nous avons constaté que le chroniqueur abrège souvent, mais amplifie rarement, et aucun des cas où il ajoute ne se produit ici. D'ailleurs, dans les premières strophes conservées après la lacune la tendance à l'abréviation est très forte. Enfin, ce qui rend ja reconstitution de M. M. tout à fait inadmissible, est qu'ici encore il retrouve dans la prose les quatre rimes de la strophe. Comment croire qu'un fait qui ne se produit aucune fois avant la str. 546 dans les parties conservées, ait eu lieu deux fois de suite dans les quelques strophes perdues? Ces deux observations nous obligent à supposer que les deux phrases du texte en prose correspondent à deux strophes du texte en vers; dans la première phrase il y a matière à trois vers (deux vers se seront terminés par *vuestro coraçon* et *que si non sombra son*); la seconde phrase est la prosification de quatre vers, dont M. M. a reconstitué avec beaucoup de sagacité les trois premiers, et dont le dernier est caché dans *e agora vere de como los castellanos sabedes guardar sennor*.

Les trois phrases qui suivent forment matière à trois strophes et non à une seule, comme le croit l'éditeur; les mots *acabada*, *esforçada*, *gente renegada* (= moros) auront terminé trois des quatre vers de la première strophe; l'avant-dernière phrase a tout l'air d'être le résumé d'une strophe entière en *-anos* (*castellanos*, *paganos*); enfin, les exploits de Gustio Gonçalez et de ses deux fils auront rempli une autre strophe. Je suppose donc que huit strophes se sont perdues et non cinq, comme le croit le savant américain. Quant à la str. 260, dont deux vers seuls se sont maintenus, elle se trouve prosifiée dans la phrase: *Otrossi fue y muy bueno Roy Blasquez e Ornita Fernandez, aljerez del Conde, e otrossi todos los otros que y eran*.

Str. 299c: L'introduction du verbe *querian*, qui ainsi se trouverait répété trois fois de suite dans la même strophe, ne semble pas admissible; je propose de lire: *Los tuertos e los dannos contra nos emendar*.

Str. 318d: La chronique donne: *e que eran cayudos en muy grand yerro*



*por non perder mas*; M. M. met dans le texte: *Por que en muy grrand yerro eran todos caydos*. Il supprime donc la dernière partie de la phrase, introduit *todos* et fait commencer le vers par une conjonction de subordination, tandis que le Poema aime la juxtaposition. Je propose donc: *Por non perder mas eran en grrand yerro caydos*.

Str. 324: M. M. admet ici une lacune de quatre vers, que la chronique aura gardés dans une phrase et demie: *Mas el conde Ferran Gonçalez, como era ome de muy gran coraçon e mucho esforçado, dixoles que non era atan mal ferido e que curasen de lidiar e de vencer el campo, ca el ya muerto avie al rey don Sancho. E los castellanos en que esto oyeron, començaron a lidiar muy de rezio.*

Or, le prosateur abrège dans tout ce passage au point qu'il est impossible de retrouver le contenu exact, à plus forte raison la forme des strophes; deux phrases lui ont suffi pour rendre les cinq strophes 319—323, qui précèdent, et une phrase et demie — phrase très brève — pour rendre les trois strophes 325—327, qui suivent la lacune. Il est donc extrêmement improbable que, précisément dans le passage qui manque, il ait amplifié son modèle, comme l'éditeur semble le croire. On peut admettre, sans risque de se tromper, que le passage cité de la Crónica représente au moins deux strophes perdues.

Str. 519c—523: Ici se présente de nouveau une lacune, que M. M. estime être de quatre strophes et demie. Voici la partie correspondante de la Crónica:

I. (Amigos, por Dios que esforcades e non desmayedes por el grand lazerio), ca yo vos digo que cras fasta ora de nona avredes grand acorro en manera que vos vençredes el campo yl avredes. II. E si vos quisieredes que venzcamos nos, seamos cras mannana en el campo ante del sol salido e firamos muy de rezio e de todo coraçon e non les demos vagar, ca luego nos dexaran el campo por fuerça; III. e digo vos que de muertos o de vençudos non escaparan de nos. E pues que los oviçremos vençudos e arrancados del campo, fuyran e yremos nos empos ellos en alcanço e vengar nos emos dellos del mal que nos an fecho. IV. E seguro so yo de nos que non saremos vençudos, ca ante nos dexariemos todos morir que esse fuesse, nin querriemos dexar nos prender a vida, e bien se yo que lo mejor faremos". V. Pues que el Conde les ovo dicho esto, fueron se cada uno's pora sus posadas e dormiron e folgaron fasta otro dia. VI. E desi levantaron se por la grand mannana e armaron se. Los moros armaron se otrossi e salieron al campo. VII Mas los cristianos fizieron la sennal de la cruz ante sus caras e rogaron a Dios de todos sus coraçones que los ayudasse contra aquellos sus enemigos. VIII. E su oration acabada, baxaron las lanças e fueron ferir en los moros, llamando: „¡ Sant Yague!" E como quier que ellos estidiessen muy cansados de la batalla que ovieran ya en los otras dias passados, mas esforçada mientre començaron esta que ninguna de les otras. IX. E el Conde Fernand Gonçalez como era muy esforçado cavallero en armas, fazie en los moros tan grand mortandad que non avie y ninguno quien se le osasse parar delant.

La première phrase est le remaniement de la str. 519; les mots *esforcedes* et *desmayedes* forment la fin de deux vers qu'un heureux hasard nous

a conservés; M. M. suppose que les deux derniers vers de la strophe se seront terminés par *avredes* et *vençredes*; la prose aura donc conservé ici les quatre mots qui terminaient les vers de la strophe, ce qui est admissible dans la seconde partie du poème, dans un passage où la prose suit le poème de très près. Suivent maintenant trois phrases, qui, d'après les habitudes de notre prosificateur, auront correspondu à trois strophes; la dernière partie de la première phrase très longue sera le remaniement du vers initial de la strophe suivante; et je ne comprends pas que M. M. ne voie de matière que pour cinq vers dans la partie qui va de *de todo coraçõ* jusqu'à *mejor faremos*. La rime de la première strophe est, comme M. M. l'a très bien vu, en *-amos*: la prose a gardé *venzcamos*, *seamos*, *fjramos*; quant à la seconde strophe, voici les mots qui auront terminé trois vers: *escaparan*, *fuyran* et *an*.

Une même observation peut se faire à propos de ce qui suit. Après le discours du Comte il manque, d'après l'éditeur, deux strophes. Pourtant, nous lisons dans la chronique d'abord trois petites phrases, correspondant à une, peut-être même à deux strophes; puis une longue phrase, soit une strophe; ensuite une petite phrase et une de longueur normale, soit de nouveau une strophe; enfin, une phrase normale = une strophe. Là où M. M. ne voit de matière que pour deux strophes, il y a certainement une lacune de quatre, peut-être de cinq strophes. Il semble donc qu'en tout huit strophes et demie se soient perdues.

Str. 586b: Il manque un vers auquel correspond dans la chronique: „*con tan grand nemiga como esta que el Rey de Navarra comete contra mi, por que dond devie nacer verdad e lealtad nasce lo que non era de dezir de Rey*”. M. M. versifie la première partie de cette phrase, mais il est bien possible que ce soit précisément la seconde partie qui renferme le vers perdu; dans ce cas il se sera terminé par le participe *naçido*.

Str. 678c: La prose n'offre rien qui puisse nous aider à restituer la vers perdu. Le sens a été sans doute: *Nous avions perdu notre seigneur*; et il se sera terminé par *perdido aviemos*.

Str. 701—712: Lacune que M. M. évalue à onze strophes et demie. Voici comment il arrive à cette évaluation. Il compare d'autres parties du poème, où l'auteur traite des matières semblables; ainsi il constate que pour prosifier les deux strophes descriptives 295 et 296 le chroniqueur a employé 1/3 de colonne du ms. Puisque dans le cas présent la chronique contient e. a. 1/2 colonne de description, elle aura prosifié ici trois strophes.

Mais M. M., en faisant son petit calcul, s'est uniquement servi du manuscrit même — précieux instrument de travail dans tous les autres cas, mais peu sûr dans celui qui nous intéresse maintenant! En effet, si les deux passages comparés sont dans le ms. dans le rapport de 2 à 3, ce rapport est dans le texte imprimé exactement de 1 à 2 (6 lignes contre 13). A appliquer donc rigoureusement le système de M. M., on est obligé d'admettre une lacune non de trois, mais de quatre strophes. Cependant ce système lui-même n'est pas inattaquable. En effet, plus la description s'allonge, plus le chroniqueur est porté à abrégé son modèle; ainsi il a expédié les sept strophes narratives 373—379 en neuf lignes seulement! Or, tandis que le passage correspondant aux str. 295—296 comprend deux phrases seulement, le passage en question

en comprend d'abord une très longue de  $3\frac{1}{2}$  ligne, soit une strophe; puis une phrase de longueur normale,  $2\frac{1}{2}$  ligne, une strophe; une phrase longue de  $2\frac{1}{6}$  ligne, une strophe; une phrase de d'un peu moins de 2 lignes, une strophe; enfin, une phrase de presque 3 lignes, une strophe; en tout cinq strophes. Citons pour défendre notre point de vue, la phrase la plus petite: „Quando el Rey de Leon vio el Conde, plogol mucho con ell e recibiol muy bien, ca tovo quel acorrie a muy buena sazon”, dont les deux premières parties pourront correspondre aux deux vers:

Quando el Rey de Leon don Fernando vio,  
Plogol mucho con el, muy bien lo recibio;

quant aux deux autres vers, le remanieur en aura laisser tomber un, à moins qu'il ne les ait gardés tous les deux, sous une forme abrégée.

Nous avons parlé jusqu'ici de la seconde partie seulement de la lacune. Quant à la première, elle donne lieu à une observation de même nature. M. Marden fait la remarque suivante: Le passage de la *Crónica General* correspondant aux sept strophes 615—621 comprend une colonne dans le ms. de l'Escorial, le passage en question en comprend  $1\frac{1}{4}$ ; conclusion:  $1\frac{1}{4} \times 7$  strophes = 9 strophes sont tombées. Nous pouvons opposer à ce raisonnement le calcul suivant: Le premier passage comprend 22 lignes dans le texte imprimé, le second  $31\frac{1}{2}$ , il est donc  $1\frac{3}{4}$  fois plus long que l'autre; la lacune est donc de 10 strophes. Je crois même qu'il y en a eu davantage: des tournures comme *muchos plazer e muchos solazes, de quanto ovo mester* ont tout l'air de résumer plusieurs vers. Mais n'insistons pas; le passage est trop long pour que nous puissions en tirer des conclusions sûres.

## VIII.

La fin du poème, on le sait, s'est perdue. Mais le chroniqueur a été plus heureux que nous; il a eu le texte complet devant lui et nous pouvons nous former une idée de ce qui manque d'après la *Crónica General*. Si — comme il est probable — le *Poema* finissait par la mort du comte, la partie perdue correspond à sept pages de prose dans l'édition de Marden. Or, le corps du poème, environ 588 strophes, a été rendu par le chroniqueur en 36 pages; on peut donc évaluer approximativement la partie qui manque à 114 strophes. A lire la chronique on a l'impression que son auteur s'est tenu en général assez près de son modèle, et les mots homotéleutes y sont particulièrement nombreux. Voici les passages où on lit quatre ou cinq mots à fin identique dans la même phrase ou, plus rarement, dans deux phrases qui se suivent immédiatement:

- fol. 73<sup>cd</sup>: tomado, Condado, mandado, Condado.
- „ 74a: consejar, travar, tomar, lidiar.
- „ 74b: guardedes, seredes, avredes; sabedes, accorredes, avredes.
- „ 75a: amor, sabor, sennor, meior.  
llegaron, dexaron, alçaron, fallaron, posaron.
- „ 75<sup>bc</sup>: abrio, salio, finco, entendio.
- „ 76a: envio, ayunto, entro, corrio, levo.
- „ 76b: pleytesia, veye, avrie, salie.

- „ 78cd: dexaron, entraron, crebantaron, cercaron, entraron.  
 „ 79c: contescio, peso, salio, llamo, apodero, lidio; firio, mato, cativo, segudo (deux phrases successives).

Ajoutons 17 cas où nous trouvons trois mots rimant ensemble et peut-être sera-t-on tenté d'essayer de reconstruire quelque strophe. Mais ici c'est le lieu de nous rappeler ce que nous avons constaté à la page 174 et de nous mettre en garde contre le piège que le prosateur nous a tendu, en nous offrant une si belle collection de rimes. Dans la partie où la comparaison nous est possible, le prosificateur n'a gardé que quatre fois toutes les rimes de l'original, il serait bien étrange que là où la comparaison n'est pas possible ce cas se présentât pour onze strophes, c'est-à-dire, puisqu'il s'agit d'une partie cinq fois plus petite que le reste du poème, 14 fois plus fréquemment! *Credat Judaeus Apelles!* Sans nier que le chroniqueur ait pu garder dans quelques cas les rimes de son modèle, les critères nous manquent pour retrouver ces cas. Il faut nous contenter du fait que nous pouvons nous former une idée approximative du contenu de ce qui manque, et renoncer à la tentative, quelque séduisante qu'elle soit, de reconstruire la forme des strophes perdues.

L'étude des procédés du prosificateur nous a permis de proposer des corrections au texte de M. Marden, de restituer parfois des vers là où le poème nous fait défaut, et de signaler un écueil contre lequel il faut se mettre en garde: la présence de mots homotéleutes qui ne représentent pas du tout les rimes de l'original.

*Groningue.*

K. SNEYDERS DE VOGEL.

---

## HUMOR UND SPIELTRIEB IN DER DEUTSCHEN SPRACHE.

Wir kennen gewöhnlich die menschliche Sprache in zwei Hauptgestalten. Das eine ist die Sprache des Kindes, die manche dem Beginn der Sprache überhaupt gleichsetzen. Diese Sprache ist eine Ich-Sprache; sie nimmt keine Rücksicht auf ein Nicht-Ich. Sie nimmt überhaupt keine Rücksicht, sie will nichts, sie verfolgt keinen Zweck. Sie ist, wie man es ausgedrückt hat, vor allem Schrei der Empfindung. Sie ist also höchstens insofern Werkzeug der Mitteilung, als sie vom Vorhandensein der Empfindung Kunde gibt.

Die Sprache des Kindes ist aber zugleich Ausfluß eines gewissen Spieltriebs, wobei kein bestimmtes Einzelempfinden, sondern nur das allgemeine Lebensgefühl sich Ausdruck schafft.

Dieser Kindersprache steht gegenüber die Sprache des Erwachsenen. Sie erscheint durchaus als Werkzeug der Mitteilung und unterliegt den Gesetzen, die jedes Werkzeug bestimmen: über seine Gestalt entscheidet die Zweckmässigkeit; im Laufe der Entwicklung erfährt es immer grössere Anpassung an seine Aufgaben.

So stehen die beiden Lebensformen der Sprache, Kindersprache und Erwachsenensprache, in scharfem Gegensatz.

Aber es gibt Mittelstufen zwischen beiden. Die Wissenschaft hat längst erkannt, daß der Schrei der Empfindung in die Sprache der Erwachsenen hineinreicht, daß die sogenannten Interjektionen, die Namen vieler Vögel